

« *Le professeur parle-t-il avec le bon Dieu ?* »

La psychanalyse survivra-t-elle au siècle qui l'a vue naître ? Dans la cité, on peut parfois la sentir amaigrie, décriée, loin des modes du jour. Les années 80 et plus encore la décennie actuelle roulent au plomb de l'éducationnel, des approches brèves, du biologique et du « neurotransmissif ».

Ce vent nouveau a amené plusieurs analystes à se réfugier dans leurs cabinets. On les a vus quitter la place publique, sortir des institutions, abandonner un certain pouvoir politique pour se consacrer à un cadre mieux connu. Frilosité ? Difficulté à affirmer ses positions ou à rester ouvert à l'étranger ? Distance nécessaire pour préserver un espace analytique ?

Je ne chercherai pas à donner à ces questions une réponse générale qui ne pourrait que trahir les individus en cause. Pour tenter d'éclairer la situation, j'aimerais plutôt faire un pas en arrière et interroger les rapports entre l'analyse et la suggestion, sur le terrain psychanalytique lui-même, en particulier à la lumière des origines de la psychanalyse d'enfants. Ce qui me

paraît en cause aujourd'hui, certes pas pour la première fois, c'est bien la possibilité de maintenir une position analytique, que ce soit dans ou hors de l'institution, dans ou hors de la cure type. Et derrière la recherche d'une efficacité symptomatique, quantifiable et prétendument rentable, pourrait bien se lire le retour en force de la suggestion et de l'autorité de celui qui sait. Dans ce mouvement, la sexualité infantile, cette incendiaire, est remise dans l'ombre.



L'or et le plomb

La Grande Guerre avait eu un double effet sur les psychanalystes. Chacun s'était vu plongé dans un isolement forcé, avec quelques patients devenus plus rares ; mais au déclin des hostilités, les pouvoirs politiques avaient grand besoin de la nouvelle science, surtout depuis l'attention heureuse portée aux névroses de guerre et aux chocs de combat. En septembre 1918, un nouveau congrès international est enfin possible dans une Hongrie alors bienveillante. Freud y résume la situation de la psychanalyse et ses acquis thérapeutiques¹. L'heure est à l'optimisme, même pour Freud qui rêve d'une reconnaissance générale des apports de la psychanalyse et de la menace que constitue la névrose. Il imagine des cliniques dirigées par des psychanalystes offrant des traitements gratuits à des foules de gens, riches et pauvres, hommes, femmes et enfants. Mais s'il reconnaît qu'il faudra peut-être « longtemps encore avant que l'État ne reconnaisse l'urgence de ces obligations² », d'autres dangers, importants, se posent déjà *de l'intérieur*. Ce sont ceux-là que Freud voudra essentiellement dénoncer dans sa conférence.

L'activité du psychanalyste, insiste Freud, consiste à analyser, c'est-à-dire à décomposer, à désagréger, tel le chimiste, pour faire apparaître les émois instinctuels³. Il a la responsabilité d'établir le cadre nécessaire à ce travail, en particulier les conditions de frustration et d'abstinence. Attention, dit Freud, aux satisfactions substitutives recherchées par le patient, à l'extérieur de l'analyse et avant tout dans le transfert. Mais surtout — et là l'insistance est marquée, car l'idée refait surface à différents moments du texte — attention aux tentations vers la recomposition, l'agrégation, la recombinaison, tout ce mouvement résumé sous le terme de *psychosynthèse*⁴. Refus clair aussi du religieux, du philosophique ou du

pédagogique : « Nous avons catégoriquement refusé de considérer comme notre bien propre le patient qui requiert notre aide et se remet entre nos mains. Nous ne cherchons ni à édifier son sort, ni à lui inculquer nos idéaux, ni à le modeler à notre image avec l'orgueil d'un Créateur... »⁵.

Toute la correspondance avec le pasteur Pfister reprend cette idée. Le « pasteur d'âmes séculier » n'est ni prêtre, ni médecin, ni pédagogue. Reconnaissons là un idéal, « l'or pur de l'analyse »⁶ ! Car Freud ajoute aussitôt, dans ce texte de 1918, qu'il se fait de temps en temps aussi éducateur et conseiller avec la plupart des patients. Et il conclut en évoquant le plomb de la suggestion et de l'hypnose qui devra nécessairement, pense-t-il, se mêler à l'or pur, à mesure que l'application de la psychanalyse ira grandissant.

On sent Freud tiraillé, et pas seulement à ce carrefour que j'utilise ici à titre de paradigme. La suggestion, l'essence du modèle hypnotique⁷, premier modèle thérapeutique de la lignée freudienne, est une inquiétante partenaire. Jamais disparue malgré tous les souhaits en ce sens, elle revient tenacement, sous différents atours, questionnant les fondements de la psychanalyse et son champ d'action. S'il est un temps cependant où ce conflit entre suggestion et analyse est prégnant dans l'histoire de la psychanalyse, c'est bien au moment de l'avènement de la psychanalyse d'enfants. Cette dernière s'est trouvée à jouer un rôle particulier à cet égard dans l'héritage freudien. Je voudrais donc esquisser les origines de cette pratique auprès des enfants, pour non seulement mettre en évidence un conflit d'importance pour toute la psychanalyse, mais surtout pour éclairer les racines de la suggestion et cerner comment ces racines ont été mises en acte avec l'enfant, avant de pouvoir être analysées. Et ce risque d'un passage à l'acte de la suggestion, quel analyste peut prétendre l'éviter totalement ?



Du père aux filles

Les déboires de Freud avec ses héritiers mâles auront une conséquence inattendue : c'est à sa fille Anna qu'il remettra le flambeau. Aux mythes, on a pu emprunter le sort d'Antigone pour figurer le rôle sacrificiel de cette dernière fille. Faut-il accuser les fils de n'avoir tenu le coup devant le père ? Ou est-ce Freud qui n'a pu tolérer les attaques parricides des fils ? En

pensant à *Totem et tabou*⁸, on remarque que, cette fois, le règne des femmes survient sans l'intermédiaire du règne des fils interposés entre elles et le père. Les travaux de Bion⁹ amènent plutôt à souligner les angoisses de fragmentation au sein du mouvement psychanalytique et le recours, par ce couple père-fille, à l'hypothèse de base de couplage. Cette organisation appelle avec espoir la naissance d'un messie ou d'une parole salvatrice. Souvent la psychanalyse des enfants a ainsi été évoquée par Freud, paradoxalement sans que lui-même s'y implique, comme la voie par laquelle la psychanalyse retrouverait son souffle et sa vérité des débuts. Car au-delà de cette clinique particulière, ne retrouvons-nous pas une quête non seulement de la jeunesse et des origines, non seulement de la ferveur des premières heures, mais surtout la poursuite du « cœur de l'arbre », cette vérité qui authentifierait la « vraie » psychanalyse ? La « super sans plomb »...

À défaut de tuer le père, qui n'a pas cherché à être, tant soit peu, le Fliess de Freud, l'interlocuteur de l'aube, un Fliess qui cette fois ne faillirait pas et éviterait l'amertume et la rupture ? Position féminine, direz-vous. En grande partie certes, mais une position qui n'a pas à être nécessairement univoque. Car c'est précisément sa propre féminité que Freud aura bien du mal à porter, rendant si difficile le « transfert » de la psychanalyse dans d'autres mains¹⁰. Un véritable processus de filiation porte un double « engrossement », comme le processus analytique, dans un mouvement réciproque où l'œuvre reçue transforme son récepteur et est remise au monde transformée. L'arrêt à la première étape de réception, sans transformation ni paternité, enferme dans la répétition et la soumission.

La transmission déborde le contrôle volontaire, les parents le savent bien ; les conflits s'emparent des premières loges. Freud n'y échappe pas : au moment de sa disparition réapparaît un débat qui le poursuivait depuis longtemps, depuis qu'il avait tenté de tourner la page pour dépasser le modèle hypnotique. Voilà qu'autour de l'héritière, le feu renaît.

En 1939, à la mort de Freud, la situation de la psychanalyse est complexe et son devenir dépasse les vœux arrêtés de son fondateur. Depuis quelques années déjà se dessinent des divergences qui culmineront en même temps qu'un nouveau conflit mondial, dans cette ville bombardée où Freud et ses proches ont dramatiquement trouvé refuge. Anna n'est pas seule héritière

en lice. Une autre femme, non la moindre par ses convictions et ses ambitions, lui livre une chaude lutte depuis plus de dix ans. Mélanie Klein et Anna Freud s'affronteront avec passion, chacune se réclamant du père, chacune entourée d'ardents supporteurs, chacune portant l'avenir de la psychanalyse. Il serait sans doute réducteur de limiter l'enjeu de leurs débats à la seule psychanalyse d'enfants, vu l'ampleur de ces débats, les passions qu'ils soulèvent chez les analystes de cette époque et l'importance des questions abordées. Pardonnez-moi alors d'y voir un symptôme lié à la perte du fondateur et, dans le processus de deuil associé à toute transmission, le retour d'un conflit non liquidé, toujours actif chez Freud. Ce conflit, que j'articule autour de la question de la suggestion, concerne toute la communauté analytique, mais s'éclaire étrangement en reconsidérant les chemins suivis pour établir une pratique analytique auprès des enfants.

À la lumière des nouvelles informations recueillies par les historiens et biographes¹¹, certains repères dans le parcours des figures de proue de la psychanalyse infantile peuvent nous intriguer. L'histoire officielle reste toujours si partielle alors que la transmission de la psychanalyse ne peut ignorer un questionnement des origines. Nous découvrons ici de singulières introductions à l'inconscient et à la psychanalyse.

Du côté d'Anna Freud, il est ironique de reconsidérer aujourd'hui les reproches que plusieurs lui portaient déjà à Londres dès les premières altercations avec Mélanie Klein, en particulier après la parution de son *Introduction à la technique psychanalytique des enfants*¹² (1926) suivie de la réponse anglaise dans un colloque de mai 1927 sur l'analyse des enfants. Par delà les arguments techniques et théoriques, on accuse madame Freud de ne pas avoir été suffisamment analysée et, conséquemment, d'être incapable d'aborder le complexe d'Édipe en profondeur. Du même souffle, Mélanie Klein se désigne directe héritière de Freud et de ses conclusions dans l'analyse du petit Hans¹³. Alors que Freud est à la fois l'analyste d'Anna et l'auteur de ce texte sur une phobie infantile ! Qui donc attaquait-on alors ? Il semble bien acquis maintenant — et Freud ne l'a jamais vraiment caché¹⁴ — qu'Anna fut analysée à deux reprises par son père, une première fois de 1918 à 1922 et une seconde fois, plus courte, du printemps 1924 à l'hiver 1925. Anna est élue membre de la Société de

Vienne après y avoir présenté sa première communication en mai 1922, dans laquelle elle développe une idée que Freud avait mentionnée dans *Un enfant est battu*, à savoir que certaines femmes élaborent une superstructure de rêveries diurnes fortement investies recouvrant leurs fantasmes de fustigation masochistes. Elle y décrit l'histoire d'une jeune fille de quinze ans, qui apparaît être nulle autre qu'elle-même¹⁵.

Quand Anna Freud aborde ensuite la psychanalyse des enfants, elle avance avec prudence, doutant du véritable établissement d'une névrose de transfert et recommandant des mesures de préparation et d'éducation. D'emblée elle s'oppose aux idées de Mélanie Klein. Elle reconnaît par ailleurs que la méthode qu'elle-même met de l'avant prête à des accusations d'être une forme d'analyse sauvage tant elle s'écarte des règles analytiques strictes. Mais ces modifications lui paraissent dictées par son objet même, cet enfant encore si immature, si impulsif et si dépendant de son environnement, en particulier en ce qui a trait à son surmoi.

Quant à Mélanie Klein, si elle entreprend une analyse avec deux cliniciens chevronnés, tour à tour Ferenczi et Abraham, sa démarche sera chaque fois interrompue, d'abord par les changements politiques majeurs qui bousculent la Hongrie et motiveront son départ pour Berlin, puis, dramatiquement, par la mort prématurée d'Abraham. Elle perdra alors non seulement l'analyste, mais son plus précieux soutien à la Société psychanalytique de Berlin. Elle acceptera peu après l'offre de Jones d'émigrer à Londres pour y analyser sa femme et deux de ses enfants.

Klein aussi, comme Anna Freud, sera élue membre d'une société psychanalytique avant toute pratique clinique à proprement parler. Sa première communication, en 1919, porte une double marque qu'elle s'efforcera par la suite d'effacer. Sous le titre « Le roman familial *in statu nascendi*¹⁶ », elle aborde avec enthousiasme les tentatives d'éducation analytique avec son plus jeune fils, Erich, déguisé plus tard sous le nom de Fritz. La mère et l'analyste ne font qu'un, dans une entreprise essentiellement pédagogique où l'accent est placé non sur les capacités de plaisir mais sur le développement intellectuel. L'ennemi à combattre : le refoulement excessif. Pour le contrer, un outil : le principe de réalité. Cette première Mélanie Klein craint autant le fantasme que la religion, mais hésitera à parler du rôle du père dans la conception des enfants (de Hans

à Erich, la question demeure inquiétante...). Rapidement cependant, elle saura reconnaître les limites de ces premières conceptions et évoluera vers la situation de jeu qu'on lui connaît.

En toute justice, comme nous le faisons pour Freud, reconnaissons aux deux pionnières la capacité d'avoir, chacune à son rythme et à sa manière, transformé leurs points de vue initiaux et d'avoir développé leurs idées. C'est ainsi qu'en bout de piste, sur de nombreux aspects, quant au rôle spécifique de l'analyse, au transfert et au jeu par exemple, elles se retrouveront souvent plus proches qu'elles ne l'étaient en 1927. Mais jamais aussi près qu'à leurs tous premiers débuts !



Hans et Rolf

D'un strict point de vue théorique, sans doute ne faut-il pas s'étonner d'une telle direction pédagogique dans les travaux initiaux d'Anna Freud et de Mélanie Klein : Freud lui-même avait ouvert la voie dès 1909. Avec Hans et son *wiwimacher*¹⁷, Freud avait trouvé un terrain propice à la confirmation de ses conclusions quant aux complexes d'Œdipe et de castration. « C'est dans ce but, écrit-il [celui d'une observation directe chez les enfants des hypothèses avancées dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*], que, depuis des années, j'incite mes élèves et mes amis à recueillir des observations sur la vie sexuelle des enfants¹⁸. » Freud décrit des couples, comme les parents de Hans, cherchant à élever leurs enfants selon les enseignements nouveaux de la psychanalyse. Mais au-delà de l'éducation par les parents, *Le petit Hans* révèle un Freud croyant aux vertus de la pédagogie dans l'analyse d'un enfant et insistant sur l'idée que seule la réunion de l'autorité paternelle et de l'autorité médicale en une seule personne a permis une telle analyse à cet âge.

Cette « histoire de bêtes », cette « bêtise », comme Hans appelait sa phobie, appelle des éclaircissements en « matière de choses sexuelles », dit Freud superviseur : il faut expliquer à Hans voyeur la réalité de l'absence de « fait pipi » chez sa mère et toutes les autres créatures féminines. Freud regrette même que « l'expérience pédagogique ne fut pas conduite aussi loin » qu'il l'aurait désiré : « Si j'avais été seul maître de la situation, j'aurais osé fournir encore à l'enfant le seul éclaircissement que ses parents lui refusèrent. J'aurais apporté une confirmation à ses prémonitions instinctives en lui

révélant l'existence du vagin et du coït, j'aurais ainsi largement diminué le résidu non résolu qui restait en lui et j'aurais mis fin à son torrent de questions¹⁹. »

Par la suite, Hermine von Hug-Hellmuth suivra cette même voie pédagogique. Ce n'est que tout récemment qu'on a redécouvert et traduit les travaux de cette artisane de l'aube²⁰. Là aussi les faits mis au jour intriguent. D'abord soutenue par Freud et louangée pour son *Journal psychanalytique d'une jeune adolescente de onze à quatorze ans et demi* dont elle se dit l'éditrice, publié à cette même année carrefour de 1919, elle sera vivement critiquée lorsqu'il s'avèrera qu'elle est elle-même la jeune fille du journal. Puis un drame effacera longuement sa trace : son assassinat par son neveu qui lui reprochera, dans un bruyant procès, d'en avoir fait un sujet d'expérience psychanalytique. Hug-Hellmuth s'était de fait activement impliquée auprès de ce neveu, du nom de Rolf, qu'elle avait décrit dans de nombreux passages de ses textes, à commencer par une *Analyse d'un rêve d'un garçon de cinq ans et demi* dont le titre signe l'influence de Freud. A-t-elle fait davantage qu'éduquer et observer cet enfant ? Au congrès de La Haye en 1920, devant Anna Freud et Mélanie Klein, elle présente *De la technique de l'analyse d'enfants*²¹ où elle insiste sur l'impossibilité d'analyser son propre enfant. Elle dit aussi ses convictions pédagogiques : « L'analyse pédagogique et thérapeutique ne peut se contenter de libérer le jeune individu de ses souffrances, elle doit aussi lui inculquer des valeurs morales, esthétiques et sociales²². »



Suggestion et transfert

À l'origine, dans l'expérience de Freud, la psychanalyse advint par un mouvement de dégagement face à une double autorité, bien inscrite chez Charcot par exemple. Un passage de l'autorité à l'autorisation, pourrions-nous dire en reprenant un terme que Winnicott affectionnait : *to allow*. Le patient devient auteur.

Cette double autorité, celle du médecin et de l'hypnotiseur, dut être mise à l'écart, tangentialisée, pour fonder une nouvelle situation d'écoute et d'observation. Emmy von N. enjoint à Freud de se taire pour écouter. Un nouveau discours prit forme, transformant les rapports de force et appelant une nouvelle réponse. L'interprétation se voulut alors une déconstruction

du discours manifeste pour rejoindre les fondements conflictuels de la trame relationnelle. Pour découvrir l'auteur, ses esquisses de travail et d'amour.

Du modèle hypnotique, la psychanalyse a tiré de nombreux éléments de son cadre thérapeutique et a surtout su y reconnaître le pouvoir du transfert. Là, sur ce terrain du transfert, les enjeux d'autorité et de pouvoir, apparemment abandonnés, refirent surface. Freud et Ferenczi ne tardèrent pas à y reconnaître des lieux familiers et associèrent, dès 1909, la suggestion au transfert. La suggestion constitue alors « l'influence exercée sur un sujet au moyen des phénomènes de transfert qu'il est capable de produire²³ ».

Si la question des raisons permettant ou non d'induire l'hypnose chez quelqu'un avait jusque-là retenu l'attention, celle du transfert et des conditions de son développement venait maintenant à l'avant-scène. Le travail analytique pouvait trouver un nouvel axe dans l'interprétation et la perlaboration du transfert. La bataille changeait de terrain et se faisait actuelle. Ce n'est plus la simple représentation théâtrale d'un drame déjà vécu, le feu éclate sur la scène.

Qui donc est l'incendiaire dans l'aventure ? Pendant longtemps la responsabilité incombait au patient mû par sa névrose. Dans l'étude des racines du transfert, Ferenczi proposera une notion qui fera son chemin, la notion d'introjection²⁴. Il associa transfert et introjection, faisant du premier un cas type du second, le transfert désignant « les introjections qui se manifestent en cours d'analyse et qui visent la personne du médecin²⁵ ». Le névrotique ne se soignerait que par des transferts : l'analysant cherche à inclure l'analyste dans son « moi pathologiquement dilaté » en quête d'objets pour ses aspirations « insatisfaites et impossibles à satisfaire²⁶ ». La vision de l'analyste, comme celle de l'hypnotiseur, basculait alors ; l'analyste se réduisait à être utilisé, de sa position d'impuissance, par un analysant à l'affût d'objets à introjecter.

Quand Freud reprit la question de la suggestion en 1921, il précisa un élément central du transfert, à partir de son étude du groupe, de l'état amoureux et de l'hypnose : l'introjection de l'objet, placé en position de l'idéal du moi du sujet, donnant à cet objet les pouvoirs du meneur²⁷. Dans

ce mouvement d'introjection, l'objet n'est pas perdu ; il est non seulement conservé, mais surinvesti par le moi, aux dépens de celui-ci.

Lorsque Anna Freud décrit plus tard (1926) son influence pédagogique sur l'enfant en termes métapsychologiques, elle emprunta une formulation similaire. Devant l'imaturité du moi et du surmoi de l'enfant, devant les dangers de passage à une gratification directe des pulsions, ne pouvant compter sur des parents ayant participé à la névrose de l'enfant, il incombe à l'analyste, pensait Anna Freud, de jouer un rôle de guide et d'éducateur. Il lui faut préserver une position d'autorité, même supérieure à celle des parents, et pour ce faire « il faut que l'analyste parvienne à se substituer, pour toute la durée de l'analyse, à l'idéal du moi de l'enfant²⁸ ».

Quelques années passeront avant que les mêmes prémisses ne mènent à une élaboration fort différente. Entre-temps Mélanie Klein aura joué un rôle non négligeable. Strachey développe alors son concept d'interprétation mutative²⁹ menant à un changement qualitatif permanent dans le surmoi. Selon cette conception, l'analyste est introjecté sous forme d'un surmoi auxiliaire d'où, cette fois, il cherchera non pas à dominer ou à éduquer, mais à interpréter les racines archaïques du surmoi du patient.

Tout ce temps, l'incendiaire demeure essentiellement le patient. Avec les années cinquante, dans la foulée des Macalpine, Lagache, Heimann et autres, de nouvelles avenues s'affirment au grand jour. Le rôle de l'analyste dans la production du transfert et la place déterminante du contre-transfert complexifient les perspectives antérieures. L'abstinence pure et dure, pourrait-on dire, le chirurgien distant, le miroir opaque, autant de métaphores remises en question. L'analyste se retrouve sur la brèche, profondément impliqué dans un processus où il cherche à maintenir un espace pour interpréter. Entre suggestion et production ou entre suggestion et construction, des nuances nouvelles deviennent nécessaires. La question de l'interprétation et de ses conditions d'advenue et d'expression acquiert une importance primordiale, alors que l'analyste doit repenser la passivité et l'activité auxquelles il prétend. Il n'est plus possible de simplement évoquer une position de neutralité pour se prémunir contre toute attitude suggestive.



Sexualité infantile et séduction

L'histoire des origines de la psychanalyse d'enfants démontre combien l'analytique et le pédagogique y furent d'abord intimement intriqués. Cette alliance prenait appui sur un rapport particulier entre analyste et patient, institué d'emblée par le lien de sang unissant les deux protagonistes dans les expériences initiales. On retrouve, au cœur de ces origines, cette nécessité, comme le pensait Freud, de réunir l'autorité paternelle et médicale en une seule personne. Il fallut faire fi des recommandations freudiennes et dépasser l'expérience personnelle des fondatrices pour que la psychanalyse d'enfants puisse s'instituer comme discipline propre. Un rapport incestueux s'était agi dans ces premières expériences — Hans et Anna avec leur père, Hug-Hellmuth avec son neveu, Klein avec son fils — et il fallut en reconnaître les limites pour délaisser la pédagogie au profit de l'analyse.

Au centre du combat que se livrent Anna Freud et Mélanie Klein se dessine un conflit mettant en question tout le champ de la psychanalyse, son action et ses limites. Ce conflit nous ramène à l'avènement de la psychanalyse, à ce moment où le modèle hypnotique est transformé pour permettre une nouvelle appréhension des rapports d'autorité et de suggestion. Que le modèle hypnotique ait laissé des dérivés, chacun peut en convenir, mais plus encore, il demeure actif comme une sorte de pôle d'attraction cherchant à ramener le processus analytique à lui. J'ai parlé plus tôt d'un retour du refoulé en quelque sorte, symptôme de Freud à l'origine, marquant ensuite le cours de la psychanalyse. La suggestion fera son nid de façon privilégiée non seulement dans des apports théoriques ou techniques, mais, comme ceux qui ont étudié les groupes l'ont souvent mis en évidence, elle marquera facilement la vie groupale. Je pense ici à la transmission institutionnalisée de la psychanalyse, à l'intérieur de l'Association internationale ou dans ces groupes de disciples suivant un maître à penser. À l'enseigne de la suggestion, l'analyste ne renonce pas aux pouvoirs transférentiels mais s'en sert à des fins qu'il croit connaître. Comme les origines de la psychanalyse d'enfants nous le rappellent, la suggestion mise en acte tisse un lien étroit avec un rapport incestueux agi sur le modèle de la première théorie freudienne de séduction précoce³⁰.

D'ailleurs, deux grandes inquiétudes traversent les premières analyses d'enfants. Freud devra d'ailleurs en répondre dans *Le petit Hans*. La première inquiétude vise l'analyste et le danger d'une action maléfique sur un enfant sans défense. À l'inverse, l'autre angoisse concerne la libération des pulsions de l'enfant sans la barrière du refoulement. Ces deux versants nous éclairent sur l'enjeu primordial : la sexualité infantile des deux protagonistes et la situation de séduction inhérente à la relation analytique. Par la suggestion, l'un maintient son emprise sur l'autre ; la séduction n'est plus réciproque mais polarisée, univoque. En fixant d'avance le point d'arrivée, c'est tout le déploiement de la sexualité infantile qui se veut enrégimenté, contraint. Pour ne pas laisser libre cours à toutes ces pulsions débridées, éclatées ? Le danger est donc si grand ?

Par la suggestion, c'est aussi la position féminine qui se voit refusée et prestement remise au patient. Celui-ci doit se soumettre et porte la passivité inhérente à toute séduction. À l'opposé, le processus analytique, que je comparais plus tôt à une filiation portant un double « engrossement », saura autoriser le nouvel auteur, mais l'analyste ne pourra faire l'économie de sa propre position de passivité et du jeu réciproque de séduction.



Le plomb divin

La psychanalyse survivra-t-elle ? Sans doute serait-il plus juste de s'interroger sur les formes qu'elle prendra. Ses rapports conflictuels à la suggestion ont marqué sa course depuis l'origine et prennent aujourd'hui de nouveaux détours. Faut-il s'en étonner ? Il ne s'agit pas tant de condamner la suggestion que de la reconnaître et d'en reconnaître les effets, à la fois dans la cure analytique, dans l'institution et dans ces approches cliniques au goût du jour. Promouvoir une ruée vers l'or cacherait mal ses enjeux hypnotiques. Celle qui veut en théorie faire la plus large place au fantasme de l'enfant peut s'avérer si dogmatique sur le plan institutionnel. Souvenons-nous de madame Klein...

Si la petite enfance de la psychanalyse d'enfants m'a paru exemplaire du conflit que j'ai voulu mettre en lumière, ce n'est sans doute pas étranger à son objet : l'enfant et par-dessus tout, la sexualité infantile. L'incendiaire

de la psychanalyse, elle est là. Voilà celle dont nous ne cessons de vouloir ignorer le pouvoir. Le transfert non interprété laisse un drôle de pompier en position surmoïque. Surinvesti, celui-ci entrave la voix de l'auteur.

Vouloir séduire et craindre à la fois les effets de cette séduction sur soi et sur l'autre, voilà ce qui semble être la position première de l'adulte face à l'enfant. La psychanalyse répond en proposant un cadre où peut s'ouvrir et se déconstruire les sources de la séduction. Mais quand le père de la psychanalyse dit à l'enfant qu'il a toujours su — suscitant chez Hans la question : « Le professeur parle-t-il avec le bon Dieu ? » —, il faut bien admettre qu'il reste toujours bien tentant d'avoir le fin mot de l'histoire.

C'est d'ailleurs un Freud peinard qui écrit l'histoire de cas : Hans est guéri de sa névrose grâce aux explications paternelles, le principe de réalité prévaut, les découvertes de la psychanalyse sont confirmées. Pendant ce temps, Hans a trouvé sa propre finale : il est papa de ses enfants imaginaires, sa mère est la maman, tandis que le père et la grand-mère sont les grands-parents. Sur un modèle si simple, il fallait y penser : papa prend sa mère et je prends la mienne. Un petit problème demeure, rapidement résolu par le plombier qui enlève le derrière et le « fait-pipi » de Hans pour lui en donner d'autres, plus grands bien sûr...

À trop parler avec le bon Dieu, saura-t-on toujours entendre l'enfant ?



NOTES

1. S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique » (1918), in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, p. 131-141.
2. *Ibid.*, p.141.
3. Rappelons-nous aussi cette autre métaphore de Freud pour distinguer la psychanalyse de la suggestion. La première, comme la sculpture, procède *per via di levare*, en enlevant à la pierre brute ce qui recouvre la statue qu'elle contient, tandis que la suggestion, comme la peinture, travaille *per via di porre*, en appliquant, en ajoutant de nouveaux matériaux.
4. Dans la thèse que j'avance ici, la psychosynthèse est une des différentes formes de suggestion, définie comme toute influence directe de l'analyste qui n'a pas une visée interprétative ou instauratrice du cadre.

5. *Ibid.*, p. 138.
6. *Ibid.*, p.141.
7. J.-P. Bienvenu, *Elle ne jouait pas*, présentation à la Société psychanalytique de Montréal, mai 1993.
8. S. Freud, *Totem et tabou*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1980.
9. W.R. Bion, *Recherches sur les petits groupes*, Paris, P.U.F.
10. Jean Bossé travaille cette question depuis des années. Voir en particulier son texte dans ce même numéro.
11. En particulier pour Anna Freud et Melanie Klein : Ph. Grosskurdt, *Melanie Klein : Her World and her Work*, Cambridge, Harvard University Press, 1987; J.-M. Petot, *Mélanie Klein : premières découvertes et premier système 1919-1932*, Paris, Dunod, 1979; E. Young-Bruehl, *Anna Freud, a Biography*, New York, Summit Books, 1988.
12. A. Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, Paris, P.U.F., 1951, p. 11-74.
13. M. Klein, « Colloque sur l'analyse des enfants » (1927), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1967, p.178-210.
14. À Edoardo Weiss qui lui demandait conseil, en 1935, sur la pertinence d'analyser son fils, Freud répondait avoir analysé avec succès sa fille, mais que de plus grandes difficultés se posaient avec un fils...
14. A. Freud, « Beating Fantaisies and Daydreams » (1922), in *The Writings of Anna Freud*, vol. 1, New York, I.U.P., 1974, p. 137-157.
16. Publié dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* sous le titre *Der Familienroman in statu nascendi*, cet exposé apparaît ensuite dans la première partie de M. Klein, *Le développement d'un enfant (1921)*, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1967, p. 29-89.
17. S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) » (1909), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, p. 93-198.
18. *Ibid.*, p.94.
19. *Ibid.*, p. 196.
20. G. MacLean et U. Rappen, *Hermine Hug-Hellmuth : Her life and Work*, Routledge, New York, 1991; H. von Hug-Hellmuth, *Essais psychanalytiques- Destin et écrits d'une pionnière de la psychanalyse des enfants*, Paris, Payot, 1991.
21. H. von Hug-Hellmuth, « De la technique de l'analyse d'enfants » (1920), in *Essais psychanalytiques. Destin d'une pionnière de la psychanalyse des enfants*, Paris, Payot, 1991, p. 197-217.
22. *Ibid.*, p. 197.
23. S. Freud, *La dynamique du transfert (1912)*, in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, p.58.
24. S. Ferenczi, *Transfert et introjection (1909)*, in *Psychanalyse 1, Œuvres complètes 1908-1912*, Paris, Payot, 1968, p. 93-125.
25. *Ibid.*, p.104.
26. *Ibid.*, p.100.
27. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1985, p. 119-217.
28. A. Freud, *The Psycho-Analytical Treatment of Children*, London, Imago Publishing, 1946, p. 45 (ma traduction).
29. J. Strachey, *The Nature of the Therapeutic Action of Psychoanalysis*, Int. J. Psychoana., vol XV, 1934, p. 127-159.
30. J.Laplanche *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1987.